

**CONNAISSANCE ET EXPERIENCE
D'YVES SCHWARTZ**

Lucien Sève

Dans une longue vie de recherche – la mienne dure depuis près de soixante-dix ans –, on croise bien entendu les routes suivies par nombre de voisins, on fait même parfois quelque chemin ensemble ou du moins côte-à-côte. Mais avec personne je n'ai eu depuis plus de trois décennies, en dépit des grandes différences de nos trajets, un dialogue intérieur aussi intense malgré peu de rencontres personnelles, aussi suivi par-delà de longs silences, et pour moi aussi fécond que je ne l'ai eu, et par grande chance l'ai toujours avec Yves Schwartz. Car je n'ai pas seulement fait sa connaissance dans les années 80, j'ai fait ce que je peux appeler l'*expérience* d'Yves, celle d'une relation marquante avec un auteur impressionnant qui était aussi pour moi un lecteur d'exceptionnelle pénétration critique dans la gratifiante sympathie. Expérience vraiment unique. Le grand âge me rend hélas difficile d'être physiquement avec vous – avec lui – en l'importante circonstance d'aujourd'hui; mais c'est une proximité de sorte plus essentielle qui me fait prendre ici la parole pour témoigner, en profonde fraternité d'esprit, de ce que peut son œuvre pour stimuler celle des autres, à en juger par la mienne. Quand on en a reçu le bienfait, on éprouve le besoin de venir dire un très profond merci.

Reprenant à son propos la dialectique de la connaissance et de l'expérience sur laquelle il a mis son empreinte inconfondable, je me trouve ainsi reporté en pensée à plus de trente ans en arrière. Ayant quitté la direction des Editions sociales, dont je restais proche, j'animais un séminaire sur l'individualité à l'Institut de recherches marxistes lorsque j'ai lu pour la première fois cette thèse de doctorat soutenue en 1986 qui allait devenir deux ans plus tard *Expérience et*

connaissance du travail. Chacun sait bien que dans une manifestation comme celle d'aujourd'hui la tendance amicale est forte à majorer les éloges et amplifier les importances. Ce que je vais dire est dans mon esprit exempt de toute inflation de circonstance et complaisance cérémonielle: je tiens en conscience ce livre pour une des productions théoriques majeures du dernier demi-siècle dans la littérature savante de langue française. J'ai cinq raisons à faire valoir pour authentifier une évaluation que sans doute ne contesterait aujourd'hui aucun connaisseur, mais qu'on voudrait plus largement dite.

C'est d'abord le premier travail à avoir situé enfin avec pareille ampleur les activités humaines de travail au niveau d'importance cardinale qui est le leur sous tous les aspects de la réalité anthropologique. Avoir validé cette importance aux yeux de la communauté savante en sa généralité, et à ceux-mêmes d'un Georges Canguilhem, est un événement culturel définitif sur lequel nous vivons tous aujourd'hui comme une évidence, mais que seul un énorme effort intellectuel a produit. Ce qui n'a été possible, c'est le deuxième point, que moyennant la constante et extrême exigence philosophique avec laquelle est traitée de bout en bout la conceptualisation du travail en toutes ses dimensions, approfondissement conceptuel et catégoriel qui renouvelait de tout autre façon qu'althussérienne la pertinence des analyses de Marx – dans sa postface Bernard Bourgeois disait même voir là «l'apport décisif» de l'ouvrage.

Mais le plus neuf de cet apport philosophique, voilà le troisième point, et comme il se doit le plus névralgique, était de ne pas cantonner ce travail d'orfèvre sur les concepts et les catégories au registre d'une connaissance tenue pour orgueilleusement première, et non pour lui opposer une expérience traitée de façon petitement empiriste mais pour faire surgir, dans la trace des analyses décapantes d'Alain Wisner sur la tension entre travail prescrit et travail réel, la dialectique puissante de la conceptualité et de l'activité, ou pour plus justement dire celle de la conceptualité immanente à l'activité même d'où peut alors surgir une connaissance essentiellement neuve des activités laborieuses. Là est le point nodal, celui d'où rayonne l'éclatante richesse suggestive de ce grand livre, dont l'inventaire me paraît encore inépuisé. Corollaire de cette richesse, c'est le quatrième point, la création d'une discipline nouvelle de recherche et

d'enseignement, l'APST, analyse pluridisciplinaire des situations de travail où l'inédit de l'approche théorique se prolonge en novatrice initiative pratique – il n'est pas commun qu'une thèse universitaire fasse ainsi mutation de l'Université elle-même. Et bien au-delà de l'horizon universitaire – c'est le cinquième point, de majeure portée pour tout lecteur ayant au cœur le souci de la transformation sociale –, cette somme de pensée purement occupée de son objet savant, et sans violenter les contraintes de la thèse universitaire, réussit pourtant à porter l'attention vers les dimensions sociales, syndicales et politiques des problèmes, à empêcher sans cesse d'oublier leur fondamentale réalité ouvrière, jusqu'à éclairer par-dessous plus d'une immense question qu'elle ne pouvait se permettre d'explicitier, comme de comprendre ce qui conduisait à une implacable agonie le monde qu'on disait alors socialiste, ou de l'autre côté ce qui viciait dès l'origine l'immense entreprise néolibérale au début de son claironnant essor. Comme quoi si un peu de science éloigne de la politique, beaucoup y ramène.

Tout ce formidable travail de pensée, avec ce qui l'avait préparé, comme l'ouvrage collectif sur *L'Homme producteur*, et tout ce qui l'a suivi jusqu'aujourd'hui même, a été pour moi personnellement de profond effet non seulement topique mais stratégique, et cela non seulement de diverses façons manifestes que j'ai plus d'une fois dites mais aussi d'une manière latente dont je n'ai encore jamais parlé. Quant à la conception même de ce que veut dire *faire de la philosophie*, j'ai beaucoup bougé, et il me semble substantiellement avancé, depuis ce qu'en disait le titre même d'un gros ouvrage que j'ai publié en 1980, *Une introduction à la philosophie marxiste*. J'en suis venu, après bien d'autres, à la conviction que tout *marxisme* fait un tort essentiel à la pensée-Marx, mais, à la différence de beaucoup d'autres, non pour m'éloigner de Marx mais au contraire pour mieux ressaisir et faire vivre au présent cette orientation d'esprit ultraprécieuse que je n'appelle plus quant à moi que *marxienne*. Et du même mouvement j'ai pris bien plus au sérieux l'adieu définitif du Marx de *L'Idéologie allemande* à ce qu'on continue d'appeler «la philosophie», qui n'est en fait que discours de mauvaise abstraction spéculative sur le monde, mais non pas du tout pour passer alors à l'une des maintes variantes du plat positivisme, tout au contraire pour extraire de la mystificatrice *philosophie* le

noyau irremplaçable *du philosophique*, c'est-à-dire le capital travail d'élucidation des catégories universelles du penser et de l'agir, trésor logique où Hegel voyait avec entière raison le cœur même de toute culture.

Et c'est pourquoi, de façon qui peut paraître, je le conçois, énigmatique, je répugne à parler d'Yves Schwartz comme d'un grand philosophe du travail, éloge convenu qui pour moi résonne comme une irrecevable dépréciation. Son immense mérite à mes yeux est justement de n'avoir pas sacrifié à cet exercice spécieusement laïusseur qu'est une «philosophie du travail», mais de façon radicalement différente d'avoir produit sur les activités de travail un rigoureux et magnifique travail philosophique, autrement dit d'élucidation conceptuelle et catégorielle – exemples majeurs, son approfondissement des dialectiques de la connaissance et de l'expérience, du théorique et du clinique, de la norme et la renormalisation, de la forme et la formalisation, et maintes autres de pareille importance. Je pense pouvoir dissiper ainsi le petit mystère dont Yves faisait état au passage dans sa contribution au colloque de décembre dernier à propos de mon œuvre, se disant surpris de me voir parler à son sujet de sociologie ou de psychologie du travail, et non de philosophie. C'est que, ne valorisant plus quant à moi que le philosophique au sens que j'ai dit et non plus la philosophie, serait dans mon vocabulaire un pavé de l'ours de lui décerner le titre de philosophe du travail. Si cela pouvait se dire, je le nommerais volontiers grand *philosophique* du travail. Et j'ajoute que précisément l'exemple à méditer de la façon dont Yves pratique le travail philosophique a été pour moi une incitation à ce vaste mouvement de pensée qui m'a fait passer de la philosophie au philosophique.

Mais c'est aussi de manière bien plus directe qu'il a été, dans ma longue réflexion toujours inachevée sur la personnalité et la biographie, un précieux orienteur de recherche, – son APST a été pour moi un GPS. Sur un point crucial de mon livre de 1969 *Marxisme et théorie de la personnalité*, sa critique aussi convaincante qu'amicale fut pour moi décisive. Usant de la distinction économiquement fondamentale établie par Marx entre travail concret producteur de valeurs d'usages et travail abstrait formateur de valeur d'échange, je tendais à subordonner de façon théoriquement réductrice parce que

pratiquement inexpérimentée toute l'activité de l'ouvrier exploité à sa dimension abstraite, altérant ainsi, à mon corps défendant, la dialectique vivante de l'activité réelle. Voilà qui illustre à merveille le danger d'une conceptualisation par en haut, trop peu attentive à la conceptualité d'en bas immanente à l'expérience. Des mises en garde comme celle-là sont d'une valeur incalculable dans une trajectoire de recherche.

Je suis en revanche demeuré rebelle à une autre indication stratégique d'Yves, rébellion qui a entre lui et moi une longue histoire, qu'il a fait de nouveau rebondir en décembre dernier. Question ouverte sauf erreur si riche que je m'autorise à en dire juste un mot avant de terminer. Sur la base d'une analyse complexe que je ne peux développer ici, je soutiens de longue date qu'il n'y a pas science que du général, comme le voulait Aristote, mais qu'est possible aussi une science du singulier, disant comment de façon générale ce singulier se produit – c'est typiquement le cas de la science de l'histoire en son usage marxien, à ne surtout pas réduire au pochoir d'un matérialisme historique stalinisé. Au contraire, en cohérence avec les vues de Canguilhem ou de Granger, Yves Schwartz récuse toute scientificité possible de l'individuel, qui ne saurait être l'objet que d'une approche clinique. Revenant sur cette question dans le tome III de ma tétralogie *Penser avec Marx aujourd'hui*, je donnais pour cependant incontestable l'existence de ces fortes sciences de l'individuel que sont entre autres la cosmologie quantique ou la paléontologie darwinienne en sa forme contemporaine. A quoi Yves répondait lors du colloque déjà évoqué de décembre dernier en m'accordant que peut exister une science du singulier pour les phénomènes naturels, mais qu'elle est impossible au sujet des êtres d'activité que nous sommes, pour la forte raison que leur initiative est inanticipable.

Voilà qui fait rebondir encore cette passionnante question de grand enjeu aussi bien politique qu'épistémologique. Mais comme il n'est plus temps, dans cette déjà trop longue intervention, de développer à mon tour une nouvelle réponse, je me contenterai de poser, c'est plus court, une nouvelle question. Une expérience humaine sans cesse répétée n'est-elle pas celle de l'échec tout à fait anticipable et même inexorable d'une politique? Je laisse à tout un chacun le soin de mettre sous cette question des noms propres passés

ou présents. Non pas, soyons clair, que je veuille contester par là cette thèse maîtresse de *Connaissance et expérience du travail*: le concept ne peut vicarier à l'expérience. Entièrement d'accord. Mais à cette thèse j'en adjointrai une autre: l'expérience ne peut elle-même contrarier au concept, du moins au concept bien formé. Et c'est cela qui fonde la scientificité possible du singulier dans l'activité humaine aussi.

Du moins à mon sens, et sous réserve d'y réfléchir encore. Car Yves Schwartz fait obligation pour qui le lit, à plus forte raison pour qui prétend contester, d'élever au plus haut sa pensée. C'est la marque reconnaissable des maîtres. On souhaite très chaleureusement qu'il continue longtemps encore de nous provoquer ainsi à penser et agir au plus haut, c'est-à-dire, comme lui, et par-delà les plus rudes épreuves, à vivre au plus riche sens du mot.